

Rhétorique et manipulation des valeurs

Jacques Fontanille

RESUME

Quand on cherche à embrasser l'ensemble des figures de rhétorique, pour en rendre compte de manière cohérente, on se heurte à la disparité des inventaires légués par la tradition, et on aboutit en général à des typologies qui ajoutent à la confusion sans procurer une vue d'ensemble satisfaisante.

Il faut donc à la fois renoncer à rendre compte exhaustivement des inventaires de figures, et choisir un point de vue qui déborde la seule perspective rhétorique. C'est pourquoi on propose ici d'adopter le point de vue de la « manipulation des valeurs » en discours, et de se placer dans la perspective plus générale de la praxis énonciative : cette double détermination permet de dégager une « dimension rhétorique du discours » et d'en caractériser les opérations comme portant sur la valeur des configurations discursives.

Les opérations rhétoriques peuvent alors être ordonnées en une séquence, dont chaque phase se caractérise par au moins deux catégories de base, elles-mêmes analysables en sous-catégories ; la séquence a la forme d'une « épreuve » (en production) et d'une « résolution de problème » (en interprétation) : (1) la confrontation-problématisation (Déplacement & Conflit), (2) le contrôle-médiation (Assomption & Configuration), et (3) la résolution-interprétation (Similitude & Connexion).

Les figures de rhétorique qui sont analysées apparaissent dans cette perspective comme des produits figés de la praxis : d'autres sont envisageables, qui n'auraient pas de nom ; le modèle obtenu est un modèle de la syntaxe rhétorique du discours, et non une typologie des inventaires de la rhétorique traditionnelle.

Introduction

La rhétorique, dans le champ de la culture occidentale, est accompagnée d'une discussion sur les valeurs, du moins à l'origine et chez Aristote. Dans la grande classification des "sciences" et des "empirismes" qu'il hérite de Socrate et Platon, la rhétorique appartient au même "paradigme" que la cosmétique, la cuisine et la sophistique, le paradigme des "empirismes", en contraste et en relation avec un autre paradigme, celui des "sciences", la gymnastique, la médecine, la législation et la justice. Entre les deux paradigmes, la différence est d'abord une différence de valeur : celui auquel appartient la rhétorique joue de l'"agréable", alors que l'autre se fixe sur le bon et le bien. L'empirisme, en effet, est "flatteur", "*parce qu'il vise à l'agréable, sans souci du meilleur*" (465 A). C'est pourquoi les empirismes s'intéressent à l'apparence, alors que les sciences viseraient l'être.

De quelle "apparence" s'agit-il ? Aristote nous informe sur ce point, notamment à l'occasion de la définition qu'il propose pour l'enthymème, une des formes majeures de la rhétorique (à côté, précise-t-il, de l'exemple). Dans l'opposition qu'il instaure avec le syllogisme scientifique, il apparaît très explicitement que le caractère seulement "probable" des prémisses de l'enthymème, par opposition au caractère "nécessaire" de celles du syllogisme scientifique, a trait ce que nous pourrions appeler aujourd'hui les "circonstances d'énonciation".

En effet, une prémisses est dite "nécessaire", et sa conclusion, "vraie", si et seulement si elles sont valables en tous temps, en tous lieux, et pour tout le monde. En revanche, une prémisses est déclarée "provable", et sa conclusion, "vraisemblable", si elles ne sont vérifiées que le plus souvent, presque partout, et pour la plupart des hommes. La validité d'un syllogisme scientifique est donc insensible aux paramètres élémentaires de l'énonciation (acteurs, lieux, époques), alors que celle d'un enthymème dépend de ces mêmes paramètres. Ce qui nous conduirait à penser que, de la justice à la rhétorique, le passage de l'"être" et du "bon" au "paraître" et à l'"agréable" est avant tout une entrée dans le langage, une soumission aux lois et aux conditions de l'énonciation, et que, pour parler des "valeurs rhétoriques", il faut "entrer" dans le langage, et plus précisément dans le discours, pour y retrouver les traces et les formes d'une *manipulation axiologique*.

La rhétorique, en somme, et dans cette perspective, serait le lieu d'une traduction, la traduction des "valeurs" morales et juridiques en "valeurs" sémiotiques, en valeurs propres à l'activité de langage. Aristote va, à sa manière et avec d'autres objectifs, dans le même sens, quand il décline les types axiologiques en fonction des genres rhétoriques : à l'*épidictique*, qui statue sur les valeurs du présent, il affecte la recherche du "beau" et du "laid" ; au *judiciaire*, qui statue sur les valeurs du passé, il affecte la distinction entre le "légal" et l'"illégal" ; au *délibératif*, qui statue sur les valeurs du futur, il affecte la recherche de l'"utile" et du "nuisible".

Notre propos ne consiste pas à reprendre ou rechercher une typologie des valeurs rhétoriques inscrites dans le discours, mais à chercher à *comprendre comment les opérations rhétoriques produisent des effets axiologiques en affectant les catégories discursives*.

Hypothèses préalables

LES CATÉGORIES ET OPÉRATIONS DE LA “DIMENSION RHÉTORIQUE”

La réflexion rhétorique, et son exploitation dans la description des textes, obéissent à une tradition bien connue : celle de la classification des figures et des tropes, de la discussion sur les limites du domaine (rhétorique restreinte et rhétorique générale), et l’inventaire des parties qui le composent, et qui guident et accompagnent la production textuelle (invention, disposition, élocution, etc.), mais bien plus rarement une discussion sur *les catégories et les opérations qui fondent les figures*.

C’est justement pour remettre en discussion cette tradition que le Groupe Mu s’est efforcé, en deux temps, de reconsidérer l’ensemble des figures sous l’angle des catégories et opérations élémentaires qui les constituent : (1) l’adjonction et la suppression, dans un premier temps, et (2) le degré perçu et le degré conçu, à propos des signes visuels. C’est aussi dans cette perspective que la sémiotique des années quatre-vingt-dix a introduit dans la réflexion rhétorique la question des modes d’existence (modes virtualisé, actualisé, potentialisé et réalisé) et celle de la praxis énonciative.

Mais ces récentes tentatives procèdent plus de redéfinitions successives de la conception qu’on se fait de la rhétorique en général, et en rapport avec les épistémés du moment (successivement, les tendances taxinomique, structuraliste, cognitiviste, “continuiste”), que d’une analyse des catégories propres aux figures elles-mêmes, telles que nous les a léguées la tradition, et telles qu’elles fonctionnent dans les discours concrets. Certes, on peut décrire les adjonctions et les suppressions, ou les changements de modes d’existences d’unités sémantiques, mais cela ne suffit pas pour comprendre ce que ces opérations formelles affectent précisément, et notamment à hauteur du discours tout entier.

Dans cette perspective, notre hypothèse sera la suivante :

1) Les figures de rhétorique produisent et transforment des *valeurs*, au sens où on entend précisément ce concept en sémiotique, comme “*différences qui supportent des transformations*”.

2) Pour cela, les figures agissent sur un petit nombre de catégories discursives, dont l’inventaire et la définition sont à faire, et dont l’ensemble constitue ce qu’on pourrait convenir d’appeler la “*dimension rhétorique du discours*”.

3) Ces catégories pourraient, à peu de frais semble-t-il, être généralisées, et considérées comme les catégories de la *praxis énonciative* elle-même.

LA RHÉTORIQUE “INTERNE”

Quand on examine la pratique des études textuelles, et notamment stylistiques, on s’aperçoit qu’elles traitent la rhétorique comme une discipline extérieure au texte, comme un ensemble de règles qui président à sa production, dont on devrait retrouver les traces à l’analyse, sous forme de figures identifiables. Dans cette perspective, il n’y aurait donc pas lieu de rapporter les faits rhétoriques à des catégories proprement discursives, mais seulement d’examiner en quoi et jusqu’où l’application des figures et tropes satisfait à un objectif général de persuasion et d’efficacité du discours.

Pourtant, ces mêmes études de style sont à cet égard ambiguës, car, tout en postulant l’extériorité de la rhétorique par rapport à leur objet, elles n’en usent pas moins des figures et de leur dénomination comme de moyens pour la description des textes. Et c’est justement dans ce glissement d’objectif que les catégories sous-jacentes apparaissent : en passant de la perspective de l’efficacité persuasive à celle de la description textuelle, on “fait comme si” l’ensemble des figures de rhétorique constituait une dimension propre du discours.

En cela, elle rencontre la sémiotique du discours, qui considère que la dimension rhétorique est la partie codifiée et enregistrée sous forme de “praxèmes” figuratifs d’une aire d’activité discursive plus large, celle de la “praxis énonciative”. Mais, pour cela, la sémiotique doit adopter la perspective du “discours en acte” et de ses modes d’existence, et observer la manière dont les stratégies énonciatives se frayent un chemin dans la matière textuelle, pour faire émerger des systèmes de valeurs, des isotopies, ou des configurations plus larges, neuves ou anciennes. De ce point de vue, par exemple, il n’y a pas de différence de nature entre un lapsus et un trope, si l’on ne considère que les conditions immédiates de la production du discours : un ensemble de pressions s’exercent sur le locuteur, plusieurs isotopies et de nombreuses formulations sont en concurrence, sous des modes d’existence différents, en chaque point du discours, et ces rapports de force peuvent s’inverser à tout moment ; la différence commence à apparaître au moment de l’interprétation, sous la contrainte d’instructions de lecture conventionnelles, et d’une “compétence rhétorique” spécifique¹.

Les études textuelles dégagent souvent, notamment, ce qu’on pourrait appeler des “figures organisatrices”, des figures trans-locales qui regroupent un certain nombre de figures

¹ On sait que la différence est souvent bien mince, par exemple, entre un lapsus par interpolation et contamination phonétiques et une paronomase ; si on pouvait totalement ignorer les “intentions” de l’énonciateur, il serait même très facile de convertir la plupart des lapsus en jeux de mots, calembours et autres figures ou tropes.

locales. Selon le cas, par exemple, on évoquera l' "amplification", qui concerne la *quantité* et l'*intensité* discursives ; l' "accélération" et l' "emballement", qui conjuguent eux aussi *quantité* et *intensité*, puisque la concentration dans le temps et dans l'espace de l'énonciation produit une augmentation de la force illocutoire ; ou la "contradiction", qui touche à la catégorie du *conflit*, saisi lui aussi dans son *intensité* et dans son *étendue*.

Ainsi, la description textuelle, au moment de reconnaître les effets actualisés des figures de rhétorique, s'appuie-t-elle implicitement sur un petit nombre de catégories discursives, mais qui apparaissent alors seulement comme des "catégories *ad hoc*". Or, les figures ne peuvent "inventer" de telles catégories, ni même seulement modifier des catégories discursives, si ces dernières ne sont pas aussi déjà comprises dans les figures elles-mêmes (c'est-à-dire si elles ne sont pas communes aux figures et tropes de la rhétorique et au discours en tant qu'instance particulière), comme des "opérateurs" potentiels, que la mise en œuvre textuelle "éveille". Les grandes catégories que sont par exemple le "conflit", l' "intensité" et l' "étendue" sont donc à la fois des propriétés de la "dimension rhétorique" des discours, et des catégories utilisées, implicitement ou explicitement, pour la définition des figures dans les traités de rhétorique.

La question de *l'assomption énonciative*² surgit par exemple à tout moment, notamment dans cette partie de la rhétorique générale qui codifie les figures d'argumentation. Adopter l'argument adverse pour le rendre inopérant et l'affaiblir, faire semblant de reconnaître les défauts de son propre argument, ridiculiser les arguments adverses, faire semblant de prendre à la légère ses propres arguments : autant de figures codifiées et dûment étiquetées par la tradition, qui reposent toutes sur le *déplacement* de l'assomption énonciative et sur son *affaiblissement* ou son *renforcement*. L'assomption énonciative est déjà une propriété du discours, qui touche à l'engagement du sujet d'énonciation dans son énoncé, et aux valeurs que ce dernier véhicule ; elle n'est pas ajoutée par les figures, mais seulement soumise à des variations, mise en crise et transformée.

En outre, ces variations de l'assomption énonciative ne concernent pas uniquement les figures d'argumentation. Dans *Le Brasier*¹ d'Apollinaire, par exemple, on remarque de surprenantes variations dans la modalisation et la position énonciatives de l'actant d'énonciation à l'égard de lui-même :

1) Traité pour commencer comme une "personne subjective", centre du champ énonciatif (*j'ai jeté, je transporte, j'adore, je fais, j'avais, mon âme, etc...*), il devient

² L'assomption énonciative regroupe l'ensemble des phénomènes de la "prise en charge" de l'énoncé par l'énonciation ; la force illocutoire en relève, les évaluations axiologiques et affectives aussi ; mais, tout particulièrement, l'affirmation ou la négation de la "position subjective" (qui se marque, pour Jean-Claude Coquet, par la présence du "méta-vouloir" dans la compétence énonciative : cf. Coquet, 1985, *Le discours et son sujet*, Paris, Klincksieck)

¹ Guillaume Apollinaire, *Alcools*, Gallimard, col. Poésie, pp. 98-93.

fréquemment une “personne non-subjective”, ou plus simplement une “personne quelconque”, non marquée (*t’y fixe, tu subis*).

2) Il est l’objet d’une série de modalisations dépréciatives (adjectifs, suffixes, substantifs) qui s’appliquent spécifiquement aux figures mythiques associées à l’acteur JE : *divine mascarade, la sphingerie, vain pentacle, etc.*

Ces variations (ainsi que quelques autres) marquent donc, soit par une “objectivation” et une indétermination de la position subjective, soit par une dévalorisation des thèmes mythiques, un affaiblissement de l’assomption énonciative. Elles constituent à ce titre une macro-figure qui engloberait un ensemble de faits énonciatifs, rhétoriques et syntaxiques, en ce sens précisément qu’ils sont actualisés tous ensemble et de manière cohérente dans un discours particulier : elles ne concernent donc pas exclusivement les figures de rhétorique, et l’assomption apparaît alors clairement comme une catégorie générale et constitutive du discours, où les figures de rhétorique proprement dites ne sont que la partie codifiée et répertoriée de l’ensemble des variations possibles.

En outre, puisque cet affaiblissement de l’assomption énonciative constitue dans *Le Brasier* un ravalement par dérision de l’univers mythique, il permet au sujet d’énonciation d’exprimer le fait qu’il ne s’assume pas pleinement “en phénix”, mais seulement en certaines zones du texte, et pas dans toutes. La “macro-figure” de dérision se complique donc ici par la combinaison avec une autre catégorie, celle du *conflit* : au sein de la même instance de discours, un conflit apparaît en effet entre deux modalités d’assomption (une croyance largement déployée en figures vs un détachement dérisoire), c’est-à-dire, au sens de Bakhtine, un conflit entre deux voix. La polyphonie est, par définition, une modalité énonciative du *conflit* (conflit idéologique, et conflit des représentations sociales, chez Bakhtine), mais elle n’est pas obligatoirement une modalité de l’assomption énonciative ; il faut donc en conclure qu’une figure de rhétorique est susceptible de solliciter plusieurs catégories discursives à la fois.

Mais – et c’est là une autre des inflexions imposées par le croisement de l’analyse rhétorique avec les phénomènes purement énonciatifs et polyphoniques –, toutes ces modulations de l’assomption énonciative concernent non seulement la proximité ou la distance du sujet d’énonciation par rapport à son énoncé, mais aussi, et surtout, la *valeur* qu’il lui attribue : en effet, en-deçà même des opérations énonciatives, ces phénomènes peuvent être directement interprétés comme des déplacements, des augmentations ou des abaissements (cf. le “ravalement”) de la valeur.

Les variations de l’assomption énonciative s’analysent dans ce cas concret en trois autres catégories, qui peuvent fonctionner indépendamment : *force illocutoire* (intensité de l’engagement), *conflit*, *valeurs*.

Deux autres grandes catégories apparaissent encore, à la seule observation du même

texte et du fonctionnement discursif des figures : il s'agit du *nombre* et de la *quantité*, d'une part, et de l'*intensité*, d'autre part. Dans *Le Brasier*, on remarque par exemple que le *Moi* est caractérisé de manière intensive et singulière, alors que les "autres" sont caractérisés de manière plurielle et métonymique: *J'ai jeté // de vives mains, ces têtes de morts*, ou encore : *têtes coupées, têtes de femmes // m'acclament ; je flambe // les mains des croyants, les membres des intercis // je suffis...*

Le *Moi* étant caractérisé de manière intensive et singulière, on doit supposer que "les autres" sont caractérisés de manière contraire : les pluriels s'opposent évidemment au singulier, mais en quoi la métonymie est-elle un affaiblissement de l'intensité ? Si on admet que la métonymie procède à un déplacement des rôles actantiels dans une scène prédicative, et, plus particulièrement, à un décentrement, par substitution des actants périphériques à l'actant directement visé par le prédicat³, alors il y a bien en effet un affaiblissement d'intensité. Mais de quelle intensité s'agit-il? Certainement pas, comme pour le *Moi*, d'une intensité lexicale ou dénominative ; il s'agit – on ne voit pas d'autre explication – de *l'intensité de la perception* que nous procure alors la scène prédicative : la perception est intense quand l'actant mentionné est celui visé par le prédicat ; elle est atone ou diffuse quand il est remplacé par un des actants périphériques. D'un autre point de vue, il est aussi question dans ce cas du passage du tout à la partie (*mains, têtes, ossements*), opération qui implique de même un réaménagement à la fois quantitatif et intensif : quantitatif, puisqu'une partie ravale toutes les autres à l'état potentiel, et intensif, puisque la partie ne nous fournit qu'une représentation indirecte et affaiblie du tout.

Les variations intensives et quantitatives travaillent donc par *déplacement* (de l'accent d'*intensité*) et par *condensation* (des *parties* constitutives et de la morphologie d'une scène). L'une et l'autre de ces opérations affectent directement notre perception de la scène et, comme il s'agit néanmoins de phénomènes strictement textuels, on pourra dire qu'elles portent sur une intensité et une quantité perceptives propres au discours lui-même, une intensité et une quantité constitutives de sa dimension rhétorique, que viennent moduler les différentes figures.

L'isotopie de la "*la mort*", caractéristique des "autres" (*ossements, intercis*) appelle un autre commentaire : l'hypothèse d'une opposition régulière entre "Je" et "les autres", incite à placer le pôle "*vie*" du côté du "Je". Si la caractérisation par la mort, typiquement axiologique (et polarisée négativement), peut être opposée à la caractérisation *intensive* et *singulative*, c'est que cette dernière concerne elle aussi les *valeurs* ; le singulier intense est positif (pôle "*vie*"), et le pluriel métonymique est négatif (pôle "*mort*"). On s'aperçoit alors

³ Un des plus beaux exemples de cette opération nous est fourni par François Rastier : "L'omelette aux truffes est partie sans payer".

que, comme dans tous les exemples analysés jusqu'ici, toutes les catégories dont nous recherchons la trace sont solidaires: les variations d'*intensité* et de *quantité* gèrent des *conflits* entre représentations, et entraînent des modulations de l'*assomption*, qui appellent elles-mêmes des modifications *axiologiques*.

En résumé :

1) Les figures de rhétorique affectent un certain nombre de catégories discursives, mais ces dernières sont sensibles à d'autres opérations que celles qui sont déjà inventoriées par la rhétorique traditionnelle.

2) Chaque figure de rhétorique joue sur une catégorie principale, mais peut en affecter plusieurs autres à la fois, et cela, en fonction des textes observés.

3) L'ensemble des opérations solidaires, que chaque figure applique aux différentes catégories qui la concernent, concourent globalement à la *manipulation des valeurs*.

PRAXIS ÉNONCIATIVE⁴ ET DIMENSION RHÉTORIQUE⁵

Les grandes catégories que nous avons provisoirement et empiriquement relevées (*intensité, quantité, conflit, assomption*) ne sont donc pas propres à l'usage des figures de rhétorique, puisqu'elles concernent aussi des structures syntaxiques, des choix morphologiques, ce qu'on appelle parfois des "faits de langue" et des "faits de style". De fait, ce sont des catégories de la *praxis énonciative*, qui pourraient tout aussi bien caractériser les grandes lois du changement diachronique, tout comme elles caractérisent, ici, l'appropriation individuelle de la langue en synchronie, voire les transformations micro-diachronique qui s'observent dans le *temps opératif* propre à l'actualisation discursive.

L'intérêt se déplace donc de l'appareil formel de l'énonciation (acteurs, espaces, temps et modalités) vers l'énonciation en acte, vers la *praxis énonciative*. L'analyse rhétorique rapporte presque toujours les faits linguistiques de caractérisation et de dénomination, par exemple, à l'orientation axiologique du discours, et c'est notamment parce qu'elle déplace l'attention des procédures d'expansion et de dénomination vers l'invention et la manipulation de la valeur.

Avec ses styles, ses genres, ses tropes et ses figures argumentatives, la rhétorique organise, règle, fige, sélectionne et dénomme une partie des opérations et des produits de la

⁴ Sur ce concept, on pourra consulter Denis Bertrand, "L'impersonnel de l'énonciation" (*Protée*, Chicoutimi, 21-1, 1993, pp. 25-32) ; Jacques Fontanille & Claude Zilberberg, *Tensions et signification* (Liège, Mardaga, 1998, chapitre "Praxis") ; Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2000, chapitre "L'énonciation".

⁵ Voir, notamment, le numéro de *Langages* intitulé *Tensions rhétoriques et sémiotique du discours* (direction et introduction de Jean-François Bordron & Jacques Fontanille, mars 2000, n°137)

praxis énonciative. Avec les styles et les genres, elle en limite et cantonne le champ d'exercice, de sorte qu'une partie seulement des possibilités de la praxis énonciative est disponible pour chaque texte particulier. Avec les tropes et les figures, elle en rend prévisible et identifiable une partie des produits. Mais, d'un autre point de vue, on pourrait dire inversement que les figures de rhétorique sont elles-mêmes des produits de la praxis énonciative : que ce soit par convention (dans les traités de rhétorique) ou par tradition (dans la pratique littéraire, entre autres), des usages innovants deviennent des "praxèmes", qui eux-mêmes se figent, une fois étiquetés, en tropes et en figures.

Si la rhétorique procède de la praxis énonciative, il ne faut donc pas s'étonner qu'elle en exploite les grandes catégories, notamment : intensité, quantité, conflit et assomption, car ce sont celles-mêmes de notre perception de l'énonciation en acte, en quête de valeurs et de formes nouvelles.

LA SÉQUENCE CANONIQUE

La solidarité que nous avons observée entre les catégories de la praxis énonciative, telles qu'elles sont actualisées et manipulées par les figures de rhétorique, invite à les rapporter à un fonds commun, de type syntaxique, et qui serait la forme de toute opération sur la dimension rhétorique du discours : cette forme prend l'allure d'une *séquence canonique*, qui prend en charge en quelque sorte l' "intentionnalité" opérative des transformations rhétoriques. Cette approche permettrait en particulier, en déployant l'effet de la figure en séquence, de prévoir les différentes catégories qu'elle est susceptible d'affecter, en principe. Nous avons déjà présenté cette séquence ailleurs⁶, nous en rappelons ici seulement les grandes lignes.

Elle se compose de trois phases qui, d'un point de vue pragmatique, suivent l'ordre canonique d'une séquence d' "épreuve" (les phases d'une confrontation), et, du point de vue cognitif, forment les étapes d'une situation de "résolution de problème". Le point de départ consiste en une conception « actantielle » des grandeurs en compétition, qui s'affrontent pour accéder à la manifestation textuelle.

La première phase est la *confrontation* entre deux ou plusieurs domaines, configurations ou grandeurs discursives quelconques ; elle assure leur "mise en présence" rendue sensible, en *intensité* et en *extension* : d'un point de vue cognitif, pour le lecteur, il s'agit de la "*problématisation*" de la figure.

La seconde phase est celle de la *médiation* ou *contrôle*, qui s'appuie en particulier, du point de vue de la production, sur l'*assomption*, en modifiant le degré de présence respectif des deux ensembles discursifs, pour assurer la domination de l'un sur l'autre : d'un point de

⁶ Notamment dans *Langages* 137, op. cit., pp. 7-13.

vue cognitive, il s'agit du "contrôle d'interprétation".

La troisième et dernière phase est la *résolution*, qui procure la "clé" de l'énigme, l'apaisement du conflit, et, d'un point de vue cognitif, le "mode interprétatif" qui permet de le régler.

Si on distingue par principe deux points de vue sur cette séquence, le *point de vue pragmatique* (celui de la génération syntaxique de la figure) et le *point de vue cognitif* (celui de son interprétation)², on obtient alors :

P.d.v. pragmatique (génération)	P.d.v. cognitif (interprétation)
<i>CONFRONTATION</i>	<i>PROBLÉMATISATION</i>
<i>DOMINATION-MÉDIATION</i>	<i>CONTRÔLE-ASSOMPTION</i>
<i>RÉSOLUTION</i>	<i>MODE INTERPRÉTATIF</i>

Nous pouvons maintenant préciser notre hypothèse générale, pour lui donner un tour plus opératoire, qui guidera l'exploration systématique du corpus des figures de rhétorique :

- 1) les figures sont des opérations portant sur une ou plusieurs catégories discursives ;
- 2) ces opérations (et par conséquent les catégories qu'elles affectent) portent sur une ou plusieurs des trois phases de la séquence canonique.

Dans l'analyse concrète des différentes figures, il est parfois très difficile de fixer leur appartenance à telle ou telle classe, à tel ou telle phase : il est clair que le modèle proposé se nourrit du fonctionnement discursif des figures répertoriées par la tradition, en même temps qu'il en déborde et en déplace le découpage terminologique.

CATÉGORIES ET OPÉRATIONS PORTANT SUR LA "CONFRONTATION-PROBLÉMATISATION"³

DÉPLACEMENT

La notion de déplacement est suffisamment générale pour englober une part importante des modalités de la confrontation et de la problématisation de la figure.

² Cette distinction de principe sera peu utilisée par la suite, et nous utiliserons indifféremment soit le terme « génératif », soit le terme « interprétatif » ; pour un développement ultérieur plus systématique, il n'est toutefois pas inutile de maintenir cette distinction.

³ Pour la définition de l'ensemble des figures de rhétorique mentionnées dans cette étude, on peut se reporter, en français, à H. Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, 1981, ou à G. Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, Le Livre de Poche, 1992.

Une figure peut opérer tout d'abord un déplacement au plan de l'expression : une détermination est échangée entre deux déterminés (HYPALLAGE), une construction syntaxique est interrompue pour faire place à une autre (ANACOLUTHE), un segment de l'énoncé est extrait de sa place canonique pour être déplacé à droite ou à gauche (HYPERBATE).

On peut aussi opérer des déplacements au plan du contenu : un actant se substitue à un autre (MÉTONYMIE), une partie apparaît à la place du tout (SYNECDOQUE) ; un énonciateur apparaît à la place d'un autre (PROSOPPOSÉE, SERMOCINATION) ; un argument peut aussi être déplacé d'un locuteur à un autre (ANTÉOCCUPATION, APODIOXE), etc.

La nature du déplacement détermine bien souvent celle de la résolution qui va suivre : à l'intérieur d'une même *configuration* (cf. infra), on peut opérer des déplacements entre parties d'un même système (entre positions actantielles, pour la MÉTONYMIE), ou entre niveaux hiérarchiques (pour la SYNECDOQUE). Par exemple, dans le cas de l'HENDIADYN, une coordination apparaît entre deux composants de niveaux différents (*Elle était femme et de général*), et l'interprétation devra rétablir la hiérarchie syntaxique ainsi malmenée.

On le comprend aisément : le déplacement est une catégorie générique comprenant des cas de figures très différents, et qui se combine avec plusieurs autres catégories relevant aussi de la *confrontation*.

CONFLIT

La catégorie du conflit, en rhétorique, est sans doute celle qui a suscité le plus grand nombre de commentaires, ne serait-ce que parce qu'elle est au cœur de la figure reine, la MÉTAPHORE (chez Ricœur, par exemple, sous la forme du conflit "ontologique", entre "être" et "ne pas être")⁷, et elle a été particulièrement étudiée par M. Prandi⁸.

Elle est suffisamment générale pour être opposée directement au *déplacement* et à ses nombreuses variétés :

- le déplacement implique une opération de confrontation entre des grandeurs complémentaires, qui s'impliquent mutuellement, ou unilatéralement ;
- le conflit implique une opération entre des grandeurs contraires ou contradictoires, quand elles appartiennent au même domaine sémantique (OXYMORE, figures de la polémique argumentative, notamment) ou entre des grandeurs incompatibles, quand elles appartiennent à des domaines sémantiques différents (MÉTAPHORE).

On distingue parfois deux types de conflits : le conflit "conceptuel" et le conflit "énonciatif", mais on s'aperçoit que cette distinction recouvre, de fait, le recoupement entre deux catégories différentes : celle du conflit sémantique proprement dit, d'une part, et celle

⁷ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

⁸ Michele Prandi, *Grammaire philosophique des tropes*, Paris, Minuit, 1992.

des variations de l'assomption énonciative, d'autre part.

Du côté du conflit sémantique, conflit entre domaines ou entre positions sémantiques, on relève : l'ANTITHÈSE, l'OXYMORE, et leur version étendue, le PARYPONOÏAN (accumulation d'antithèses et de paradoxes). On note aussi la présence de conflits sémantiques dans l'ANTIPHRASE, l'IRONIE, l'ANTHORISME (rectification localisée) et l'ÉPANORTHOSE (sa version étendue), mais aussi dans l'AUTOCATÉGORÈME, la version "non assumée" de l'ANTHORISME. L'ASTÉISME est l'inverse de l'ANTIPHRASE (il faut interpréter positivement un énoncé négatif), et l'HYPOCORISME en est la version atténuée, tout comme le DIASYRME est la version atténuée de l'ANTIPHRASE.

Le conflit sémantique est donc globalement une catégorie située à la *source* de la figure, et relevant de la phase de *confrontation-problématisation* : c'est un mode de mise en présence des contenus et des formes, mise en présence tensive directe et problématique, appelant une résolution et une détente.

Mais on voit qu'il se combine fréquemment avec une autre catégorie, celle de l'assomption énonciative (forte ou faible, directe ou indirecte), qui relève, en revanche, de la phase de *contrôle-domination*, car ces variations d'assomption sont des guides pour l'interprétation, ouvrant des voies de résolution.

Ces mêmes conflits sémantiques peuvent être saisis d'un autre point de vue encore, celui de la *résolution* elle-même, selon qu'elle se fera sur le mode de l'analogie (la MÉTAPHORE), sur le mode de l'homonymie (la SYLLEPSE, l'ANTANACLASE), de la paronymie (la DIAPHORE) ou de l'étymologie (la FIGURE ÉTYMOLOGIQUE).

Parmi ces figures du conflit sémantique, il faudrait distinguer les incompatibilités entre domaines (comme pour la MÉTAPHORE), les pures contradictions, à l'intérieur d'un domaine unique (comme l'OXYMORE), les variations de sens (comme la SYLLEPSE) et les variations d'orientation axiologique (comme les variétés d'ANTIPHRASE et d'ASTÉISME).

Les figures dites du "conflit énonciatif" ne font, de fait, qu'ajouter la question des voix énonciatives et de l'assomption énonciative, dans une perspective stratégique : l'ADYNATON exagère la position adverse pour la disqualifier ; l'ANTÉOCCUPATION la présente à l'avance, faiblement assumée, pour la désamorcer (sa version plus discrète, simple mention anodine, est l'APODIOXE, et la version la plus distanciée de cette dernière est la SYNCHRÈSE) ; au contraire, l'ANTIPARASTASE, qui consiste à amplifier exagérément les défauts de la position qu'on défend, vise, grâce au manque d'assomption que l'on prête à cet exercice, à valoriser par contraste cette même position.

On voit bien qu'il est parfaitement oiseux de maintenir une telle sous-catégorie : il s'agit toujours du conflit sémantique, mais transposé dans l'échange verbal, distribué entre des voix et des tours de paroles : dès lors, au lieu que, comme par exemple dans l'ANTIPHRASE, l'énoncé contradictoire soit simulé pour valoriser l'énoncé sous-jacent, dans le

conflit argumentatif, cet énoncé contradictoire est emprunté ou imputé à l'interlocuteur : la différence est bien mince, surtout si l'on s'avise de généraliser le fonctionnement polyphonique de ces figures d'argumentation à l'ensemble de la dimension rhétorique : il n'y aurait alors de distinction qu'entre une polyphonie "simulée" ou potentielle et une polyphonie "réalisée".

On pourrait alors simplement redistribuer la liste des figures en trois ensembles, selon que l'énonciation adopterait (1) ses énoncés propres (ANTIPARASTASE, MÉTASTASE, PARADOXE), (2) ceux de l'adversaire (ADYNATON, ANTÉOCCUPATION, APODIOXE, SYNCHRÈSE, CONCESSION, PARAMOLOGIE, HYPOBOLE) ; et (3) alternativement l'une et l'autre (DUBITATION, AUTOCATÉGORÈME, PARADIASTOLE, PALINODIE, ALTERCATION, etc.)

Toute l'efficacité des figures du conflit argumentatif, tout comme celles du conflit sémantique tout court, repose sur les variations de l'assomption énonciative ; mais, ce qui apparaissait dans le cas des conflits sémantiques purs comme de simples variations d'intensité, devient, dans ce cas des conflits argumentatifs, étant donné la répartition des places et des rôles, un jeu de feintes stratégiques, reposant soit sur l'exagération du propos, soit sur l'affaiblissement de l'assomption, quand ce n'est pas les deux à la fois.

Toutefois, la prise en charge des conflits sémantiques par des positions énonciatives, dans les figures d'argumentation ("polyphonie réalisée") ferait apparaître une nouvelle dimension, que les simples figures du conflit sémantique ("polyphonie simulée") ne sollicitent apparemment pas: il s'agit de la véridiction, du "faire semblant" (feintes et fausses connivences) que permet le jeu des modes d'existence et des variations d'assomption : mais on s'aperçoit alors que les figures du conflit sémantique elles aussi (notamment la MÉTAPHORE) engagent elles-mêmes des modulations véridictoires et des variétés du "faire semblant", même si elles ne peuvent être créditées de positions stratégiques comme le "mensonge", la "feinte" ou la "vérité" : cette dimension véridictoire est entre autres impliquée, implicitement, dans la discussion sur la contradiction ontologique, chez Ricœur⁹.

La distinction proposée ci-dessus tient donc toujours : d'un côté la catégorie relevant de la *source* et de la phase de *confrontation* (le conflit), et de l'autre les catégories relevant de la phase de *contrôle* (l'intensité, les rapports de force, les tours de parole, etc.).

CATÉGORIES MIXTES (DÉPLACEMENT ET/OU CONFLIT)

Prédication impertinente

La prédication impertinente est une forme de la *confrontation*, puisqu'elle est une des modalités de la mise en présence problématique des éléments de la figure, qui associe ou fait alterner, selon les cas, le *déplacement* et le *conflit*.

⁹ Paul Ricœur, *op. cit.*

Elle concerne entre autres :

- l'ALLIANCE DE MOTS, par laquelle, à l'intérieur d'une relation syntaxique canonique et hiérarchique (thème/prédicat, noyau/déterminant ou expansion), se glisse un conflit d'isotopies, ou, plus généralement, une association non retenue par l'usage ;

- l'ATTELAGE, qui procède de la même manière, mais entre des termes qui n'entretiennent pas de relation hiérarchique (éléments coordonnés) ; le ZEUGME procède de même, mais entre des éléments qui, par leur contenu, se prêtent à cette mise en série au même rang syntaxique.

- l'HYPALLAGE provoque lui aussi une prédication impertinente, par croisement de la relation sémantique et de la relation syntaxique : il se résoudra de la même manière que la MÉTONYMIE, c'est-à-dire par une connexion de propriétés entre éléments d'une même scène ou situation (cf. infra)

NB : L'OXYMORE résulte lui aussi d'un tel déplacement de propriétés, mais avec deux particularités : (1) la prédication obtenue est impertinente par contradiction, et non par simple rupture d'isotopie, et (2) la résolution par connexion est facultative ou impossible.

Ruptures du lien syntaxique

La régularité de la construction syntaxique induit une attente, qui est prise en défaut par une rupture de construction : la rupture du lien syntaxique est donc une forme de la *confrontation*, car, en suscitant un problème de lecture, elle engage un processus de résolution. Un grand nombre de figures relèvent de ce type :

- l'ANACOLUTHE est le cas général, qui consiste à associer deux constructions incompatibles, ce qui crée une tension demandant résolution ; en général, la résolution est de type hiérarchique (un des énoncés est traité comme dominant l'autre)

NB : l'ANACOLUTHE manifeste très clairement la confrontation entre deux énoncés de nature syntaxique différentes, qui sont pris en charge par un enchaînement linéaire, alors qu'il ne devrait en tolérer qu'une seule à la fois.

La SYLLEPSE DE GENRE est une forme d'anacoluthie, du point de vue de la *confrontation*, mais qui aboutit, au moment de la *résolution*, à un fait d'homonymie.

- toute une collection de figures (ASYNDÈTE, POLYSYNDÈTE, DISJONCTION) qui touchent au lien de coordination (absence ou abondance d'outils de liaison) se rangent du côté des ruptures ou modifications du lien syntaxique, mais avec un mode de résolution non-hiérarchique (sériel ou systémique, cf. *infra*) ;

- d'autres ruptures affectent la séquence engagée : ce sont les interruptions de phrases (APOSIOPÈSE), apparentes avec reprise (ÉPANODE), réelles avec fausse reprise (RÉTICENCE) ;

- d'autres enfin induisent des bifurcations thématiques (DIGRESSION, DÉPRÉCATION,

PAREMBOLE), ou des incidentes intercalées (DÉPRÉCATION, SUSPENSION, TRAJECTION, TMÈSE)

Globalement, la rupture du lien syntaxique affecte donc la linéarité du discours, soit parce qu'elle confronte des constructions incompatibles, soit parce qu'elle exploite les enchaînements pour ouvrir des bifurcations syntaxiques et thématiques. En d'autres termes, la linéarité syntaxique est le lieu même de la confrontation entre constructions ou éléments incompatibles. Les modes de résolution sont extrêmement divers, et peuvent opérer par hiérarchie, par analogie, par connexion, etc. (*cf. infra*)

Figures d'énonciation

Les figures d'énonciation sont d'abord, le plus souvent, des figures d'adresse : l'ALLOCUTION, l'APOSTROPHE, la DÉPRÉCATION, l'IMPRÉCATION, entre autres. Mais elles comprennent aussi des figures de locution (la PROSOPOPÉE, la SERMOCINATION) : en ce sens, elles relèvent de la phase de *confrontation*, dans sa version "déplacement", parfois même dans celle du "conflit", car elles peuvent conduire à la mise en présence ou à la substitution de formes énonciatives incompatibles, concurrentes ou divergentes, par rapport au dispositif énonciatif cadre, propre au texte de base.

Tout autres sont les figures qui modifient l'assomption énonciative, dont nous avons déjà rencontré plusieurs exemples plus haut, et au compte desquelles nous pourrions ajouter la très célèbre PRÉTÉRATION : cas intéressant, qui repose, en phase de confrontation, sur une contradiction entre le dire (je dis que je ne dirai pas) et le dit (je le dis malgré tout), mais qui trouve une voie de résolution grâce à la modulation de l'assomption : pour interpréter la prétération comme une figure, et non comme une inconséquence, on doit supposer que le dire négatif est faiblement assumé, et que le dit (malgré tout) est fortement assumé : c'est le même fonctionnement que celui de l'ANTIPHRASE et de ses variétés.

On doit donc distinguer :

- les figures d'énonciation qui concernent les acteurs, leurs rôles énonciatifs et leurs tours de paroles (et ces figures concernent au premier chef la plupart des formes du conflit argumentatif) : on est alors dans la phase de *confrontation-problématisation* ;
- les figures d'assomption proprement dites, qui concernent l'intensité de l'engagement du sujet d'énonciation : on est alors dans la phase de *domination-contrôle*.

Catégories et opérations portant sur la phase "domination-contrôle"

ASSOMPTION

L'assomption énonciative engage plusieurs paramètres que peuvent affecter, simultanément ou séparément, les figures de rhétorique :

1- la *position* : l'énonciation est d'abord une prise de position, par rapport aux énoncés pris en charge, et, plus généralement, par rapport aux phénomènes convoqués en discours.

Les variations de position énonciative affectent les échanges argumentatifs (ANTÉOCCUPATION), mais aussi les figures d'allocution (cf. supra), ou encore les ÉNALLAGES temporels (le présent narratif) ou personnels (le "tu" à la place du "je", ou le "il" à la place du "tu").

2- la *force illocutoire*, c'est-à-dire l'intensité de l'engagement énonciatif dans les énoncés pris en charge : les figures d'atténuation (HYPOCORISME) ou d'accentuation (HYPERBOLE) procèdent de cette propriété.

3- la *distribution des croyances* ; cette propriété est une résultante des deux premières : l'intensité de l'assomption énonciative peut par exemple contredire la position affichée, comme dans l'AUTOCATÉGORÈME, qui est un ANTHORISME (une rectification argumentative locale), mais faiblement assumé (donc feint) ; elle peut aussi intervenir dans le contrôle d'une ANTIPHRASE, puisque, face à deux positions, l'une affichée, l'autre prévisible, l'interprète devra faire une hypothèse sur la différence d'engagement du sujet d'énonciation pour résoudre la contradiction.

CONFIGURATION

L'actualisation d'une configuration est une autre forme du "contrôle" d'interprétation. On appellera "configuration" tout ensemble de figures textuelles composé de parties, niveaux et propriétés dépendants les uns des autres, et formant "système" ou "structure". Une "scène" descriptive, une "situation" narrative sont des configurations ; de même, une structure syntaxique, syntagme ou phrase ; un ensemble d'occurrences des mêmes expressions, répétées et disposées selon un certain ordre, est aussi une configuration, et, *a fortiori*, une totalité composée de parties.

L'accès à une configuration, qui vaut comme "contrôle" de l'interprétation d'une figure de rhétorique, peut faire appel à la perception (comme dans l'HYPOTYPOSE), à une règle syntaxique (comme dans l'ANACOLUTHE), à un phénomène relevant de l'isotopie (comme dans l'ATELAGE) ou à un schématisme narratif (comme dans la MÉTONYMIE) ; dans tous les cas, il est d'ordre perceptivo-cognitif, dans la mesure où il repose sur la reconnaissance d'une forme, et il s'apparente à l'effet d'une "pression gestaltique".

Les propriétés pertinentes d'une configuration, eu égard à son rôle de "contrôle", sont :

1- l'étendue (la portée textuelle) qui indique les limites de la figure ;

- 2- le nombre (l'effectif des constituants), qui fournit le « chiffre » de la *répétition* ;
- 3- la structure méreologique (la nature des liens entre parties, l'ordre et la position relative des éléments), qui règle la *distribution* textuelle de la figure ;
- 4- la répartition de l'intensité sur les différentes parties.

Un CHIASME propose par exemple une configuration (1) dont la portée est limitée à un ou deux syntagmes, (2) dont l'effectif est de quatre éléments, (3) dont la structure méreologique repose sur deux relations syntagmatiques (A-B & C-D) et sur deux relations d'équivalence paradigmatisées (A=D, et B=C), (4) dont l'ensemble suscite l'effet de symétrie, et, par conséquent le déplacement de l'accent d'intensité à la jonction entre les deux groupes.

Chacune de ces propriétés constitue donc une sous-catégorie, susceptible d'être examinée séparément.

Répétition

Sous cette dénomination, il faut entendre un procédé par lequel la linéarité du plan de l'expression est suspendue au profit d'une autre configuration, en ce sens que, le déroulement linéaire étant supposé faire apparaître et lier des éléments différents, il accueille de fait des éléments identiques. Globalement, la répétition induit donc une tension entre l'exigence de renouvellement et d'information qui sous-tend la linéarité de la syntaxe, d'une part, et la récurrence plus ou moins régulière d'éléments identiques : elle modifie les équilibres attendus et programmés.

La résolution de cette tension tiendra dans ce cas, (1) soit dans des variations qui restaurent le principe de non redondance, et qui vont dans le sens de l'attente canonique, (2) soit dans des changements progressifs de l'interprétation, d'une occurrence à l'autre, grâce à l'affectation de valeurs différentes à chacune d'entre elles (cf. chez Saussure, le commentaire de la série "Messieurs, messieurs, messieurs") : ces valeurs différentes peuvent être, par exemple, des degrés d'intensité émotionnelle, ou des changements d'actes énonciatifs (le "rappel" est tout autre chose que l' "appel" !), parfois même des renversements axiologiques (la dernière occurrence recevant une évaluation inverse de la première).

Les variations pourront être :

- de position : fin d'une phrase et début d'une autre (ANADIPLOSE), fin d'un groupe et début d'un autre (ÉPANADIPLOSE) ; début et fin de segment textuel (ANTÉPIPHORE), début et fin de groupe (SYMPLOQUE) ; ce type de variations qui, en accompagnant la segmentation du texte, font office de *dispositif de démarcation* pour des ensembles textuels formant "bloc", contribue évidemment à la formation de "configurations" identifiables.

- mais aussi d'approximations successives (ANANTOPODOTE), de présence et d'absence d'un élément (redondance ou ELLIPSE), de sens lexical (ANTANACLASE), de nuances sémantiques (DIAPHORE), de morphologie (POLYPTOTE), de désinence verbale (TRADUCTION),

de place ou de fonction (GÉMINATION).

Ces différentes variations induisent des résolutions spécifiques, car elles produisent les unes des transformations de sens (que ce soit à travers la morphologie, le lexique, les désinences ou les rôles syntaxiques), et les autres, des formes signifiantes (comme la clôture d'un segment, ou la transition entre deux segments). Mais, quelle que soit la nature de la résolution, ces variantes au sein d'une série répétitive contribuent toutes au "contrôle par configuration" : sur le fond d'une identité constante dans une série, elles forment des "familles", des ensembles dont la variété participe, paradoxalement, de leur stabilité, et contribue à en faciliter la reconnaissance.

En l'absence de variations, différentes modalités affichées de la régularité vont guider l'autre type de résolution, par déplacement progressif de l'interprétation : l'identité des positions (ÉPANAPHORE, ÉPIPHORE), le parallélisme des segments (HOMÉOPTOTE, HYPOZEUXE), seront ces guides de résolution. Les figures phonétiques comme l'HOMÉOTÉLEUTE, la rime et la PARONOMASE relèvent de ce même procédé : provoquer la recherche de différences par imposition d'une reprise d'éléments identiques aux mêmes positions.

Distribution (relations topologiques : symétrie, parallélisme, inversion, incidence, ...)

La catégorie de la distribution relève du *contrôle*, car elle ne fournit pas la solution du problème ou de l'énigme, mais elle y contribue en guidant l'interprétation, en contrôlant le mode de résolution.

On a vu ainsi la distribution des éléments répétés, qu'elle soit constante ou variable, guider l'interprétation vers des solutions de transformations sémantiques ou énonciatives. On a vu aussi les ruptures syntaxiques soumises à un contrôle distributionnel (incidentes, interruptions et reprises, etc.).

Mais la distribution des éléments fait aussi figure indépendamment de la répétition ou de la rupture ; le CHIASME, par exemple, ou sa version plus diffuse la RÉGRESSION, concernent l'inversion de deux constructions syntaxiques identiques, mais sans répétition des éléments, en vue d'un effet de symétrie : les structures du plan de l'expression, notamment la syntaxe, peuvent donc être soumises à des figures de distribution, qui orientent l'interprétation, pour rendre sensible la similitude ou le contraste des contenus, et en faire éventuellement le mode de résolution.

L'*incidence* est une relation topologique qui favorise la perception isolée de la figure, mais par emboîtement dans un ensemble textuel : du côté de la configuration, elle se caractérise donc par son aspect local et concentré ; du côté de l'assomption, elle se prête évidemment à tous les décrochements entre plans d'énonciation ; elle concerne plusieurs

types de figures : des figures thématiques (la DIGRESSION), des figures énonciatives (la DÉPRÉCATION), des figures descriptives (la DIATYPOSE), des figures de clôture (l'ÉPIPHÉNOMÈNE), des figures éthiques (le NOÈME), etc.

Intensité

Il s'agit encore d'une catégorie relevant du *contrôle* et de la phase d'*assomption*, qui a pour fonction d'orienter l'interprétation et de conduire à la résolution. Elle concerne un très grand nombre de figures, où elle permet le plus souvent de distinguer deux régimes de fonctionnement : un régime de confrontation intense (tensif) et un régime de confrontation détendu. L'augmentation et l'abaissement d'intensité sont le plus souvent corrélés à des concentrations ou des expansions de la figure.

Ainsi, oppose-t-on le CLIMAX et l'ANTI-CLIMAX, selon que la gradation est orientée positivement ou négativement ; l'EMPHASE et l'HYPERBOLE, selon l'intensité de l'accent émotionnel; l'AUXÈSE et la TAPINOSE, selon que la suite d'hyperboles est méliorative ou péjorative; l'HYPOTYPOSE et la DIATYPOSE, selon que la saillance perceptive est disséminée ou localisée ; l'EUPHÉMISME et l'ATTÉNUATION, selon que l'abaissement d'intensité est local ou général ; la LITOTE et l'EXTÉNUATION, selon que l'abaissement d'intensité doit être interprété comme renforcement indirect ou comme affaiblissement assumé ; l'ASTÉÏSME et l'HYPOCORISME, selon que l'antiphrase est intense ou détendue ; la CONCESSION et la PARAMOLOGIE, selon que la figure est détendue ou intense, etc...

L'intensité est donc une variable généralisable, applicable à toutes les autres figures, tout comme la position et la quantité, pour assurer le contrôle de l'interprétation. Elle permet d'apprécier, dans la mise en œuvre de la figure, le degré d'engagement affectif du sujet d'énonciation. A cet égard, elle est de toute évidence une propriété du contrôle par "assomption". Mais, comme on peut le vérifier dans la longue liste d'exemples mentionnés ci-dessus, la variation d'intensité est presque toujours corrélée à une variation d'extension textuelle : il s'agit alors de la taille et de la structure d'un ensemble textuel obéissant au même principe organisateur, taille et structure qui affectent directement la perception et l'appréciation de la valeur de la figure. En d'autres termes, on a donc aussi bien affaire au contrôle par configuration, en ce sens que cette conjugaison systématique d'un déplacement d'intensité et d'un remaniement dans l'extension d'une figure donnée conditionne *à la fois* la perception de la présence configurationnelle du segment textuel, et celle de la valeur de la figure : elle conduit donc bien à la "résolution interprétative" par la médiation d'un effet de configuration.

Etendue

La catégorie de l'étendue concerne très précisément l'extension textuelle, et elle

permet donc d'apprécier le mouvement de condensation ou d'expansion qui affecte chaque figure. En ce sens, elle est donc, tout comme la précédente avec laquelle elle se conjugue, une catégorie du *contrôle* et caractérise aussi bien le contrôle par *assomption* que le contrôle par *configuration*.

Du côté de l'*expansion*, ce sont les figures relevant de la macro-figure dite de l'amplification :

- l'EXPLÉTION, qui multiple les modalisations et les éléments non informatifs ;
- l'EXPOLITION, un procédé d'expansion sans information nouvelle ;
- le PLÉONASME, qui en serait la version localisée ;
- la PÉRISSOLOGIE, une sorte de pléonasme plus étendu ;
- la SPÉCIFICATION, qui apporte des informations annexes par connexion ;
- la VARIATION, qui se nourrit des variantes d'un thème donné ;
- la PARAPHRASE, qui fournit des équivalents plus étendus ;
- la CIRCONLOCUTION, qui ajoute des détours et des évitements.

On remarque là aussi que plusieurs figures offrent une version concentrée et une version étendue : l'HYPERBOLE -localisée- et l'AUXÈSE -étendue- ; l'ANADIPLOSE -localisée- et la CONCATÉNATION - étendue- ; l'ANTHORISME - localisé- et l'ÉPANORTHOSE -étendue-, etc.

Du côté de la *condensation*, outre les versions spécifiquement localisées déjà évoquées, on rencontre un petit nombre de figures qui évoquent la réduction : par exemple, la RÉCAPITULATION, et sa version narrative, l'ANACÉPHALIOSE.

La quantité (nombre et étendue textuelle) est donc une catégorie qui recoupe l'ensemble des autres figures, une forme du développement qui contrôle la valeur de la figure, où il faudrait distinguer au moins l'expansion sans redondance (PARAPHRASE, CIRCONLOCUTION, VARIATION, EXPLÉTION) et l'expansion avec redondance, comprenant toutes les formes de répétition (redondance du signifiant), mais aussi les formes de redondance du signifié (PLÉONASME, EXPOLITION, PÉRISSOLOGIE). La catégorie de la répétition deviendrait alors un cas particulier de cette catégorie plus générale de la "quantité textuelle", elle-même étroitement associée, on l'a vu, à la catégorie de l'intensité, afin de produire des effets d'assomption et de configuration..

LA PRÉSENCE

La conjugaison des formes d'assomption énonciative et des configurations définit le mode de "présence" de la figure en discours, puisqu'elle associe la distribution, la force et les valeurs de l'assomption, l'intensité en général, l'organisation méréologique et la quantité en général des éléments mis en présence.

Le degré de présence détermine au premier chef le contrôle d'interprétation : par exemple, plus le déplacement métonymique est distant, plus le conflit métaphorique est

important, plus difficile sera l'actualisation de la configuration, plus délicate sera la détermination de l'assomption énonciative.

Dans *Les Gertrude Hoffmann Girls*, Eluard associe par exemple *un tour de taille* et *un tour de fleur*, ou *l'amour* et *des frissons d'épées*. Dans la première association, la forme du "tour" déclenche la perception d'une configuration, mais dans la seconde, seul un examen attentif des isotopies environnantes permettra de déceler une confrontation plus générale entre la *chair* et ses plaisirs (*tour de taille, chair sans ombre*), d'un côté, et la *guerre et l'agression*, (*audace, danger, gouffre effrayant*) de l'autre. Il ne s'agit pas à proprement parler de découvrir les "sèmes communs" (qui ne constitueront, tout au plus, qu'un sous-produit de la résolution analogique), mais de percevoir le fond configurationnel sur lequel les figures peuvent se détacher.

Parfois, l'usage ou la convention suffisent à stabiliser une telle perception : si on comprend plus facilement (1) *J'ai acheté un Modigliani* que (2) *J'ai acheté un billet pour le Modigliani*, ou encore (3) *J'ai visité le Modigliani*, c'est que la perception de la configuration qui unit le tableau et son peintre (1) est favorisée par l'usage, alors que celle qui unit le peintre et les films sur sa vie (2) est plus rare, et seule l'actualité (la sortie du film) peut la rendre présente, alors que celle qui unit le peintre et le musée (3) qui lui est consacré est franchement imprévisible. De fait, dans ce cas, la fréquence de l'usage ne fait que sanctionner la plus ou moins grande distance entre les positions actantielles, et, par conséquent, le caractère plus ou moins diffus ou compact de la configuration actualisée.

Mais, si on peut : (1) subsumer une grande partie des catégories relevant du contrôle sous la catégorie plus générale de la "quantité textuelle", (2) associer cette dernière presque systématiquement à l'intensité, (3) prévoir à partir de cette association aussi bien des effets d'assomption que des effets de configuration, et enfin (4) voir se dessiner dans ce parcours le degré de la valeur investie dans la figure, alors il faut en conclure que l'ensemble de ces catégories, que subsume à son tour celle de la *présence*, est équivalent au principe de contrôle. En bref, le "contrôle", c'est le mode général de la *présence axiologisée* de la figure.

Catégories et opérations portant sur la phase de "résolution"

SIMILITUDE (EQUIVALENCE ET ANALOGIE)

Dire que la similitude est une catégorie relevant de la *résolution* revient très précisément à poser la similarité (ou sa variante plus spécifique, l'analogie) comme un aboutissant de la figure, et non comme un donné ou un présumé : la confrontation ouverte par la figure n'est que, si l'on peut dire, résolue par une relation de similarité.

Elle concerne une grande diversité de figures répertoriées :

- l'ALLÉGORIE, où le terme comparé disparaît, en raison de l'extension de la figure, au point qu'il peut être oublié, et que la lecture peut se limiter à la seule isotopie comparante : dès lors, la confrontation ayant disparu, la similitude n'est plus perçue ;

- la CATACHRÈSE est le cas ultime de ce même processus : la similitude n'est plus perçue, car la confrontation elle-même est devenue inapparente ;

- la COMPARAISON est une forme de prédication qui présente en même temps la confrontation et la résolution par similitude, sous le contrôle d'une modalisation cognitive ou perceptive (le prédicat ou l'adverbe de comparaison) ;

- le SYMBOLE, la MÉTAPHORE, la PERSONNIFICATION, la SYNESTHÉSIE se résolvent elles aussi par similitude ; ces figures diffèrent par le degré de convention (SYMBOLE / COMPARAISON), par la force du conflit lors de la confrontation (MÉTAPHORE / COMPARAISON), ou par la nature prédéterminée, plus ou moins stéréotypée, des isotopies en conflit (cf. humain / non humain pour la PERSONNIFICATION)

- par ailleurs, la PÉRIPHRASE et la CIRCONLOCUTION exploitent elles aussi le mode de résolution par similitude, mais en partant d'une confrontation qui repose sur une différence d'extension (version "longue" et indirecte substituée à une version courte et directe).

On peut donc, à l'intérieur de la *similitude* en général distinguer deux cas de figure :

- l'*équivalence* paraphrastique, qui est à l'œuvre plus particulièrement dans l'ensemble des figures de reformulation (PÉRIPHRASE, CIRCONLOCUTION), et qui proposent des similitudes à l'intérieur d'un même domaine sémantique ; parfois, elles peuvent même se confondre avec des formes de métonymies ou de synecdoques (par exemple, dans le jargon administratif, le "porteur de projet") ;

- l'*analogie*, qui est à l'œuvre dans l'ensemble des figures comparatives (MÉTAPHORE, COMPARAISON, SYMBOLE, ALLÉGORIE, etc.), et qui met en relation des domaines sémantiques distincts.

L'équivalence paraphrastique renvoie à une forme de confrontation interne, par *déplacement*, alors que l'analogie présuppose une confrontation externe, sur un mode *conflictuel*.

CONNEXION (SYSTÛME ET HIÉRARCHIE)

La connexion est une modalité de la *résolution*, en ce sens qu'au moment de l'interprétation, le sujet d'énonciation fait appel à une relation de contiguïté ou à une congruence syntaxique (profonde ou superficielle), pour résoudre le problème posé par la figure.

Le cas le plus connu est celui de la MÉTONYMIE, dont la confrontation, obtenue par

déplacement de rôles actantiels, est résolue grâce au rétablissement de la relation entre les positions occupées par la grandeur source et la grandeur cible au sein d'une même situation narrative ou descriptive.

Mais quelques cas de ruptures syntaxiques, ou de prédications impertinentes, sont résolues de la même manière : l'HYPALLAGE, par exemple, pour laquelle, après le constat de l'incompatibilité sémantique entre le déterminant et le déterminé (*le son doré*), on doit rétablir la relation avec une autre partie du syntagme (*de la clochette du jardin*) pour stabiliser l'interprétation.

En outre, il convient de distinguer, parmi tous les cas de connexion, ceux qui impliquent une *relation hiérarchique*, et ceux qui impliquent seulement une *relation systémique*. Dans *Le pardessus noir s'est engouffré dans le couloir*, la relation à rétablir est hiérarchique (entre une partie d'habillement et la personne toute entière : c'est la *hiérarchie* "partie/tout") ; dans *J'ai acheté un Modigliani*, c'est le *système* actantiel où le produit et le producteur sont associés qui conduira à la résolution du problème. Le cas de l'ANTONOMASE est plus délicat, dans la mesure où une occurrence traitée comme meilleur exemplaire est à la fois une partie, en tant qu'occurrence spécifique valant pour des occurrences quelconques, mais aussi un niveau hiérarchique, celui de l'individu, à distinguer et à relier au genre ou à l'espèce.

La *hiérarchisation* relève donc de la *résolution*. Elle concerne tout particulièrement la SYNECDOQUE, qui repose sur des relations entre parties et totalité, entre genre, espèce et individu, mais aussi l'ANTONOMASE, qui peut être considérée de ce point de vue comme un cas particulier de la synecdoque (cf. supra).

NB1 : La SYNECDOQUE et la MÉTONYMIE sont donc deux cas différents de la connexion, car la synecdoque provoque une connexion entre niveaux hiérarchiques, alors que la métonymie provoque une connexion entre éléments non hiérarchisés d'une scène ou d'une situation quelconque, formant un ensemble systémique. La synecdoque et la métonymie sont donc équivalentes du point de vue de la *confrontation* (par déplacement) et du contrôle (par configuration), mais différentes du point de vue de la *résolution* (hiérarchique dans un cas, systémique dans un autre).

NB2 : Du point de vue de la *résolution par connexion*, on retrouve la même différence dans les figures issues d'une confrontation par "prédication impertinente" : L'ALLIANCE DE MOTS est du côté de la résolution par rétablissement d'une relation hiérarchique (comme la synecdoque), alors que l'ATELAGE est du côté de la résolution par rétablissement d'une relation systémique (comme la métonymie).

L'ensemble des opérations de connexion présupposent et réactivent par conséquent des *configurations*, les unes selon un principe *hiérarchique* (méréologique, ou stratifié), les

autres selon un principe *systemique* (qu'il s'agisse de la syntaxe profonde qui associe les actants, ou de la syntaxe superficielle qui associe les syntagmes et leurs constituants).

BILAN ANALYTIQUE

Chaque figure, qu'elle soit déjà répertoriée ou qu'elle soit inventée, est donc susceptible, au moment de l'analyse, d'apparaître comme une combinaison de plusieurs catégories. Mais cette combinaison est ordonnée, grâce au principe syntaxique de la séquence canonique.

Par exemple, l'HYPALLAGE s'analyse ainsi : (1) confrontation par déplacement d'un déterminant entre deux segments déterminés ; (2) assomption et contrôle par une perception globale de l'ensemble syntaxique où s'est produit le déplacement, qui actualise de ce fait une "configuration" ; (3) résolution par connexion systémique entre les deux segments déterminés au sein de la même configuration.

La séquence sur laquelle repose le modèle est dite "canonique" : c'est dire qu'elle n'est que "canonique", et que parmi les multiples réalisations concrètes, en discours, on rencontrera des séquences incomplètes ou syncopées : on sait que les métaphores les plus saisissantes reposent sur des confrontations qui "syncopent" la phase de contrôle, et dont Ricœur disait que l'interprétation était infinie. En outre, les habitudes prises en matière de traitement des figures de rhétorique, qui se concentrent sur la zone critique de la figure, masquent le plus souvent l'étendue textuelle de la séquence : à hauteur du discours tout entier, un recueil poétique, un roman, ou une série textuelle, un conflit ouvert et qui semble insoluble dans son environnement immédiat trouve solution à une très grande distance.

En outre, il se confirme que le modèle proposé est un modèle de la praxis énonciative, de la dimension rhétorique du discours, et de l'usage des figures, et non une classification des figures héritées de la tradition, dans la mesure où de nombreuses figures (comme, par exemple, la métaphore, l'hypobole, l'imprécation, la dépréciation, etc.) peuvent sembler participer de plusieurs types de fonctionnements).

Les valeurs rhétoriques

Récapitulons les catégories en jeu :

(1) Confrontation :

Déplacement / Conflit / Catégories mixtes (Prédication impertinente, Ruptures du lien syntaxique, Figures d'énonciation)

(2) Contrôle-Médiation :

Assomption / Configuration (Répétition, Distribution, Intensité)/ Catégorie mixte (la présence)

(3) Résolution :

Similitude (Equivalence et analogie / Connexion (Système et hiérarchie)

Nous pouvons donc reprendre chacune des phases, pour tenter de comprendre quel en est l'enjeu, en termes de catégories sémantiques et d'opérations.

(1) Les *modalités de la confrontation* se partagent aisément en deux types, le déplacement et le conflit, dont nous avons déjà caractérisé le contraste de la manière suivante:

- le *déplacement* implique des grandeurs complémentaires, qui se présupposent mutuellement, ou unilatéralement ;

- le *conflit* implique des grandeurs contraires ou contradictoires, quand elles appartiennent au même domaine sémantique ou entre des grandeurs incompatibles, quand elles appartiennent à des domaines sémantiques différents.

Le critère distinctif le plus général serait donc celui de la *compatibilité*, et sous cette condition, la confrontation se construit :

- soit sur une relation de compatibilité (complémentarité ou implication), pour le déplacement,

- soit sur une relation d'incompatibilité (interne ou externe, isotope ou hétérotope), pour le conflit.

Le fondement sous-jacent de la confrontation concerne par conséquent les *structures élémentaires de la signification*, et même, probablement, leur forme canonique en sémiotique, le *carré sémiotique*, qui accorde une place à la complémentarité-implication, à la contrariété et à la contradiction. Mais comme le carré sémiotique est, par définition, isotope, il ne peut rendre compte des conflits d'hétérotopie.

On aboutit de fait à un système ainsi organisé :

HÉTÉROTOPIE / ISOTOPIE (CONTRADICTION / CONTRARIÉTÉ / COMPLÉMENTARITÉ)

où apparaissent (1) l'incompatibilité externe (hétérotopie), (2) l'incompatibilité interne (contradiction), (3) deux formes de compatibilité interne, l'une par implication simple (complémentarité), l'autre par présupposition réciproque (contrariété).

La confrontation, par *déplacement* et/ou par *conflit*, est donc par excellence le moment de la mise en jeu ou en crise des systèmes de valeurs, *stricto sensu*, c'est-à-dire en tant que système de différences pertinentes.

(2) Les modalités de la *médiation* et du contrôle se partagent elles aussi en deux types, l'*assomption* et la *configuration*, qui se partagent un petit nombre de catégories :

- l'*intensité* ("force d'engagement" du côté de l'assomption, "accent intensif" lié à la quantité, du côté de la configuration) ;

- les *relations topologiques* (“prise de position” du côté de l’assomption, et “distribution” du côté de la configuration ;
- les *relations axiologiques* (“distribution des croyances”, du côté de l’assomption, et “présence axiologique” du côté de la configuration).

La dernière catégorie, avons-nous souligné, et d’un côté comme de l’autre, est une résultante des deux premières : en d’autres termes, les “valeurs” (qu’elles soient “croyances” ou “présence”) sont définies par une conjugaison entre les variations d’intensité et les variations topologiques et quantitatives dans l’étendue. Le modèle sous-jacent serait donc ici, très exactement, celui de la *structure tensive*¹⁰.

Mais il reste à rendre compte de la différence entre *assomption* et *configuration* : si on suppose que la médiation et le contrôle concernent la manière dont le sujet d’énonciation perçoit la figure, la première caractérise cette perception du côté des *états du sujet*, et la seconde, du côté des *morphologies de l’objet*. Mais comme il s’agit de perception, il est impossible de dissocier ainsi l’objet du sujet : plus précisément, on pourrait dire que l’assomption caractérise le mouvement du sujet vers la figure, et la configuration, la manière dont l’objet se donne au sujet. La différence, dès lors, est une différence de direction dans la relation, c’est-à-dire la différence entre la *visée* (le mouvement du sujet par lequel il vise l’objet) et la *saisie* (la manière par laquelle l’objet se donne à saisir par le sujet).

La phase de médiation-contrôle met en donc en œuvre deux structures tensives : une pour la *visée* (assomption) et une autre pour la *saisie* (configuration).

(3) Les *modalités de la résolution* engagent elles aussi deux types de catégories et d’opérations : la *similitude* (équivalence et analogie) et la *connexion* (système et hiérarchie).

La résolution aboutit par conséquent à une appréciation de l’identité ou de l’altérité, au sein de la figure ; mais il s’agit plus d’opérations que de positions : on vu par exemple que l’interprétation des figures de répétition consistait à produire de la différence entre les occurrences (on passe alors de l’identité à l’altérité) ; inversement, des figures de conflit qui se résolvent en analogie (métaphore, allégorie, etc.) produisent de l’identité à partir de l’altérité. Quatre cas de figures se dessinent alors, selon la transformation retenue :

- a- la suspension de l’identité (identité > altérité), que nous appellerons “*altération*” ;
- b- la suspension de l’altérité (altérité > identité), que nous appellerons “*assimilation*” ;
- c- le renforcement de l’identité (identité 1 > identité 2), que nous appellerons “*identification*” ;
- d- le renforcement de l’altérité (altérité 1 > altérité 2), que nous appellerons

¹⁰ Sur la structure tensive, on peut consulter Jacques Fontanille et Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Hayen, Mardaga, 1998, et Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2000, chapitre deux.

“aliénation”.

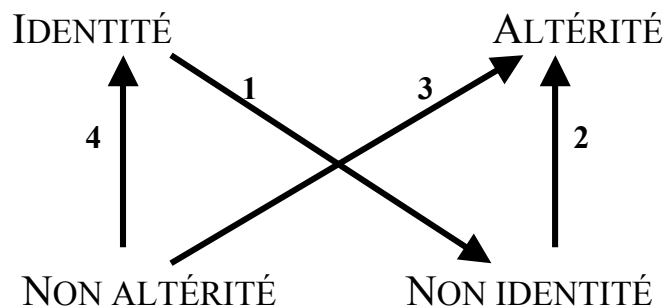
Le mouvement qui conduit à un changement dans la nature des actes de langage, au sein d’une série d’occurrences, est typique de l’ *altération*. Il en est de même des feintes argumentatives, où, grâce à une identification préalable à la position adverse, le sujet d’énonciation peut en démontrer l’altérité inconciliable.

Celui qui conduit du conflit sémantique à l’analogie, comme dans la MÉTAPHORE est typique de l’*assimilation*. Mais il en est de même de la PÉRIPHRASE et de la CIRCONLOCUTION. Parmi les figures d’argumentation, on rencontre des cas d’assimilation chaque fois que la position adverse est affaiblie pour être conciliée ou absorbée dans celle du sujet d’énonciation (c’est ce qu’on appelle dans le jargon politique la “récupération”).

Celui qui conduit du conflit sémantique à une irréductible contradiction, comme dans l’OXYMORE, est une “aliénation”. Toute figure d’argumentation qui vise à exacerber le conflit et la distance entre les positions est aussi de ce type.

Le modèle sous-jacent pourrait prendre la forme d’un carré sémiotique, à condition d’introduire des positions intermédiaires entre “identité” et “altérité”.

- L’opération 1 (éventuellement suivie de 2) définit l’*altération* ;
- L’opération 3 (éventuellement suivie de 4) est l’*assimilation* ;
- L’opération 2, seule, caractérise l’*aliénation* ;
- L’opération 4 caractérise l’*identification* ;



Chacune des phases de la séquence canonique met donc en jeu les valeurs, chacune à sa manière, c’est-à-dire chacune en affectant un type de catégories qui lui est propre. Pour récapituler :

- En phase de confrontation-problématisation : les structures élémentaires de la signification en tant que telles ; autrement dit, *les valeurs en tant que réseau structuré de différences*.

- En phase de médiation-contrôle : l’intensité et la quantité, dont la corrélation engendre des valeurs d’assomption (*visée*) et des valeurs de configuration (*saisie*) ; autrement dit, *les valeurs en tant qu’elles sont sensibles et perceptibles*.

- En phase de résolution : l'identité et l'altérité, comme aboutissant des tensions différentielles initiales ; autrement dit, *les valeurs en tant que produits d'une transformation*.